Lettre n°10, novembre 2022

La Lettre des philanthropes

de la Fondation ARC pour la recherche sur le cancer

La Fondation ARC
pour la recherche sur le cancer

Notre conviction : la recherche vaincra le cancer.
Notre ambition : libérer l'extraordinaire potentiel de la recherche française en cancérologie.
Notre objectif : guérir le cancer, tous les cancers !

Dans un monde où le cancer reste une des premières causes de mortalité, nous avons la conviction que **seuls les progrès de la recherche permettront de guérir les cancers !** C'est pourquoi nous avons mis la recherche au cœur de notre mission, une recherche sur le cancer et pour les individus, une recherche dynamique et positive, accessible au plus grand nombre.

Même si les défis restent nombreux, notre mission au quotidien est de dessiner les orientations stratégiques de la recherche en cancérologie, de soutenir les initiatives les plus innovantes d'aujourd'hui pour demain, d'accélérer les projets les plus prometteurs, de détecter, fédérer et valoriser les meilleurs talents, et de partager avec toutes et tous les connaissances qui permettent d'être mieux armé face à la maladie.

C'est grâce aux découvertes des scientifiques, portés par un **élan de solidarité** des donateurs aux chercheurs, pour les patientes et les patients, qu'aujourd'hui nous contribuons à guérir 60 % des cancers. En 2025, nous avons la volonté de porter ce chiffre à 2 cancers sur 3. Demain, nous espérons que nous finirons par remporter la victoire : parvenir à guérir un jour le cancer, tous les cancers.

72,9 %
des dépenses
(29,28 millions d'euros)
consacrés au soutien
à la recherche et à
l'information du public

229
projets de recherche
soutenus pour un montant
de **26,7 millions d'euros**

Près de 164 000
donateurs

40,47 M €
collectés auprès du public
dont près de la moitié
issue des libéralités
(legs et assurances-vie)

L'agrément depuis
1999 par l'organisme
de contrôle le
« Don en confiance »

Chiffres issus du Rapport Annuel 2021

CONTACTS MÉCÉNAT ET PHILANTHROPIE

Odile de Laurens
Responsable mécénat
& philanthropie

01 45 59 59 73 / 06 45 96 91 43
odelaurens@fondation-arc.org

Marie-Cécile Clouet
Cheffe de projet mécénat
& philanthropie

01 45 59 59 30 / 06 03 02 77 18
mclouet@fondation-arc.org

Astrid Paris de Bollardière
Cheffe de projet partenariats
Triathlon des Roses

01 45 59 59 57 / 06 78 42 11 35
aparis@fondation-arc.org

Un écosystème favorable à la recherche, c'est un écosystème où il y a « des collaborations et des interactions entre les gens », disait dans notre précédente Lettre Karin Tarte, présidente du Conseil scientifique de la Fondation ARC… Cette injonction nous mène tout droit aux propos d'Éric Solary que vous allez découvrir dans ces pages.

Aiguillon fertilisant, la dynamique de réseau entre chercheurs est en effet l'un des ingrédients fondateurs d'une recherche d'excellence. Elle est parfois une nécessité impérative pour accéder à des données, des méthodes, des disciplines.

Or, en matière de cancérologie, non seulement certains sujets ne peuvent être traités qu'au niveau international, mais c'est de toute façon au niveau international que le réseau devient porteur, qu'il va significativement enrichir la recherche – au rythme et au niveau où elle doit l'être, devant l'urgence et dans l'intérêt des patients.

Pour la Fondation ARC pour la recherche sur le cancer, cette perspective internationale est majeure. Elle structure ses réflexions, sa stratégie, bon nombre de ses programmes et, de fait, son quotidien.

Les échanges qui suivent – sans langue de bois – avec le Professeur Solary nous introduisent à cette dimension qu'il faut visualiser sur fonds d'heures considérables de travail de laboratoire et auprès des patients, de visio-conférences transcontinentales, de colloques internationaux, de revues scientifiques, de débats politico-juridiques et de compétition de haute volée.

Je vous souhaite à tous une excellente lecture,

Claude Tendil
Président du Conseil d'administration
de la Fondation ARC

La Fondation ARC a fait le choix complexe, passionnant et nécessaire d'inscrire son action dans une perspective internationale.

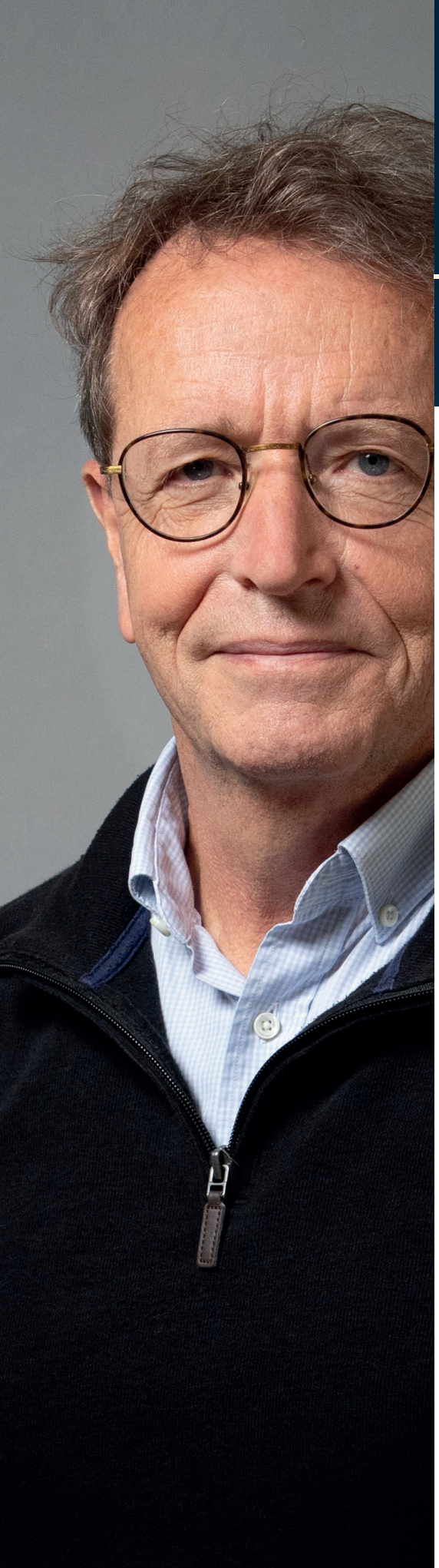
C'est, tout d'abord, avec l'appui précieux de nombreux chercheurs d'excellence étrangers, qu'elle sélectionne les meilleurs projets de recherche français, compétitifs au niveau mondial.

Depuis quelques années, son engagement international se déploie aussi de manière plus durable et plus engageante. En effet, au fil des années, les équipes ont tissé des liens étroits avec d'autres structures caritatives européennes : les expériences des homologues étrangers, le quotidien de la recherche dans les autres pays font l'objet d'échanges réguliers et fertilisants.

Cette proximité ouvre aujourd'hui un nouveau champ d'action européen voire transatlantique et transcontinental. De nouveaux collectifs identifient des actions de financement communes sur lesquelles des synergies peuvent émerger, comme par exemple, les cancers rares, thématique emblématique des recherches collaboratives internationales.

L'objectif de la Fondation ARC est clair : en encourageant les équipes françaises à mettre en place et amplifier des collaborations scientifiques de qualité avec des équipes étrangères, contribuer à une recherche française innovante et porteuse d'espoir.

Nancy Abou-Zeid
Directrice scientifique



Éric Solary

Chercheur et spécialiste des hémopathies

Professeur d'hématologie à la faculté de médecine Paris-Saclay, Éric Solary est médecin chercheur à l'Institut Gustave Roussy dont il a été le Directeur de la Recherche pendant 10 ans.

Son domaine de recherche est l'étude des mécanismes conduisant à l'apparition des hémopathies myéloïdes chroniques, des maladies de la moelle osseuse qui perturbent la production des cellules sanguines et peuvent se transformer en leucémie aigüe. Il travaille en collaboration avec les patients qui, en participant à ces travaux, ont contribué à améliorer le diagnostic de ces maladies, anticiper leur évolution et faire progresser leur prise en charge thérapeutique. La maladie qui sert le plus souvent de modèle à son équipe est la leucémie myélomonocytaire chronique.

Les résultats de ses recherches réalisées en collaboration avec d'autres équipes de recherche en France et à l'étranger, sont régulièrement partagés dans des publications et des communications scientifiques internationales. Certains de ces résultats ont été repris par l'Organisation Mondiale de la Santé pour définir les critères diagnostiques de la leucémie étudiée.

Éric Solary a été Président du Conseil Scientifique de la Fondation ARC. Il est membre de son Conseil d'Administration.

Recherche sur le cancer : l'impératif international

La notion de frontière territoriale a-t-elle un sens en recherche en oncologie ?

S'il y a des différences nationales en termes de risque de cancer, de politique de santé publique, de prise en charge (il peut y avoir des différences considérables, même au sein de l'Europe), la biologie de la maladie ne connait pas de frontières. Les connaissances circulent par-delà les frontières et elles doivent le faire.

Est-ce une réalité dans les faits ?

Concrètement, aujourd'hui, un chercheur qui ne travaillerait pas à l'international serait presque suspect parce qu'il n'est pas possible d'avancer sans cette ouverture : ces échanges sont très souvent indispensables.
La collaboration internationale entre équipes de recherche existe depuis toujours, elle s'amplifie car elle est grandement facilitée et fluidifiée par les moyens de communication actuels : tous les chercheurs publient les résultats de leurs travaux dans les mêmes journaux scientifiques, leurs articles sont rédigés dans la même langue, l'Anglais, ils se rencontrent et échangent à l'occasion de grands meetings scientifiques au cours desquels ils peuvent se mettre d'accord pour collaborer en fonction de leurs complémentarités. Pour mener à bien mes propres projets, j'ai deux partenaires privilégiés aux États-Unis, l'un à Tampa en Floride, l'autre dans le nord à Rochester, avec qui je suis en communication régulière…

Pour encourager et accompagner les médecins qui se forment à la recherche à partir à l'étranger, la Fondation ARC s'est dotée d'un programme spécifique. L'objectif est d'encourager ces médecins-chercheurs à apprendre de nouvelles techniques, certes, mais aussi à se confronter à d'autres modes de pensée et d'organisation, et à se créer des réseaux d'interaction parce que les réseaux construits pendant le doctorat ou le post-doctorat restent très souvent actifs tout au long de la carrière d'un chercheur.

La collaboration internationale est un critère d'excellence, est-ce parfois tout simplement une nécessité impérative ?

Oui dans certains cas ! Certaines équipes américaines par exemple apprécient la collaboration avec les équipes françaises en recherche translationnelle[1] parce qu'elles ont plus difficilement accès aux données biologiques des patients. Un laboratoire américain rattaché à un institut de recherche déconnecté d'un hôpital trouve parfois plus facilement des échantillons provenant de patients soignés de l'autre côté de l'Atlantique que dans sa ville la plus proche…

Une autre raison pour laquelle cette collaboration internationale est essentielle est que certaines questions relatives au cancer ne peuvent pas être traitées au niveau national. Sur ces sujets, il faut de grandes cohortes de patients pour répondre à la question posée, je pense par exemple aux recherches sur l'impact de la pollution et des facteurs environnementaux sur le risque de développer un cancer. Ce type de sujets requiert un nombre très conséquent de personnes – donc les cohortes nationales ne sont pas suffisantes, c'est la raison pour laquelle ont été créées des cohortes internationales comme la cohorte européenne EPIC qui regroupe des participants recrutés dans une dizaine d'États-membres de l'UE.

(1) La recherche translationnelle est à l'interface entre recherche fondamentale et recherche clinique. Elle a pour objectif de produire des applications concrètes à partir de connaissances fondamentales ou de faire émerger une question de recherche à partir d'observations cliniques.

Il y a ensuite la question des cancers rares…

Exactement. Pour bien comprendre une maladie, il faut souvent analyser un nombre élevé de cas. Quand il y a peu de patients, il faut sortir du cadre des frontières pour collecter des données en nombre suffisant et atteindre une taille critique. Parmi ces cancers rares qui imposent de travailler à l'échelle internationale, on trouve les cancers pédiatriques. L'oncopédiatrie est un modèle car la coopération européenne dans ce domaine est très efficace, sous l'égide de la Société européenne d'oncologie pédiatrique.

Aujourd'hui les cancers de l'enfant ne sont pas les seuls cancers considérés comme des maladies rares…

Oui, à l'heure actuelle, le paradoxe est que, tandis que le nombre de cancers augmente, presque tous entrent dans la catégorie des cancers rares…. Aujourd'hui, des analyses multiples et extrêmement fines sont réalisées chez tout patient atteint de cancer. Ces analyses très précises conduisent à créer, au sein de chaque groupe de cancers, prenons comme exemple les cancers du poumon, des sous-groupes rares. Chaque sous-groupe sera défini, par exemple, par les altérations génétiques retrouvées dans la tumeur. Un cancer courant devient un ensemble de cancers rares, chaque sous-groupe est défini par des caractéristiques biologiques de plus en plus précises. C'est la base du concept de « médecine de précision ». Et pour caractériser correctement chaque sous-groupe rare et mettre en œuvre cette médecine de précision, il est en général indispensable de coopérer au niveau international.

Le partage et l'accès aux données sont donc un des enjeux majeurs des collaborations internationales ?

Le partage des données entre chercheurs (que ces données soient issues de l'analyse de modèles de laboratoire ou de l'étude de cohortes de patients), oui c'est crucial. Des bases de données internationales ont été mises en place il y a quelques années pour collecter les données relatives aux mutations des tumeurs cancéreuses. Ces données, qui s'enrichissent au cours des années sont accessibles à tous les chercheurs dans le monde et très largement utilisées. En Europe, nous avons la base EGA et bientôt le European Health Data Space (projet piloté par la France) dans lequel seront regroupées au niveau européen toutes les données de santé. Avec l'initiative UNCAN.eu *(voir plus bas)*, nous avons le projet de créer une base de données de recherche sur le cancer, intégrant des données de patients mais également les données issues de différents modèles d'étude utilisés en recherche (cultures cellulaires, organoïdes et modèles *in vivo*).

Concrètement, aujourd'hui, un chercheur qui ne travaillerait pas à l'international serait presque suspect parce qu'il n'est pas possible d'avancer sans cette ouverture

Les chercheurs sont d'accord pour partager ainsi leurs données, qui sont issues de leurs travaux ?

Il y a eu deux phases à cet égard. Au tout début, chaque « créateur » de données (hôpital, centre de recherche…) a pensé que ses données étaient une mine d'or susceptible d'intéresser des partenaires privés, des industriels… En réalité, elles n'ont pas de valeur marchande si elles ne sont pas standardisées, interopérables, réutilisables. Mais le fait est que pendant cette première phase, les chercheurs ont plutôt mis des freins au partage de données pour préserver leur valeur supposée. On est maintenant clairement sorti de cette manière de penser : aujourd'hui les chercheurs eux-mêmes plaident pour le partage. On n'imagine plus ne pas partager ses données parce que l'on a besoin de consulter les données des autres. Quand un chercheur publie un article, il accepte de divulguer ses données en accès libre pour la communauté, c'est une exigence de nombreux journaux scientifiques. L'accès aux données internationales est devenu un outil de travail, même s'il y a encore un gros chantier d'homogénéisation à faire aboutir, qui va surement prendre des années si on regarde ce qui s'est passé dans d'autres secteurs comme la recherche aérospatiale, par exemple.

Cela va nécessiter un gros travail d'homogénéisation, certes, mais aussi d'encadrement pour limiter les risques inhérents à la circulation de données de santé…

Effectivement. La réglementation européenne a déjà prévu cette protection, avec le RGPD[2] notamment. Les patients y tiennent beaucoup. S'ils sont le plus souvent favorables à ce que leurs données soient partagées dans un but de recherche, ils sont aussi conscients de la nécessité d'un usage raisonné et régulé de ces données. Certaines données de séquençage d'ADN permettent de remonter à l'identité de l'individu, il est donc indispensable de créer des garde-fous. Tout l'enjeu est de protéger le patient et plus largement le citoyen sans bloquer la recherche. En Europe, la création de bases de données communes est rendue difficile par le fait que chaque État-membre interprète à sa façon la réglementation commune (RGPD). La priorité pour faire avancer la collaboration internationale est donc de travailler à l'homogénéisation et au bon usage des règlementations…

Vous dites que les relations sont fluides, collaboratives…, mais il y a aussi beaucoup de compétition entre chercheurs, non ?

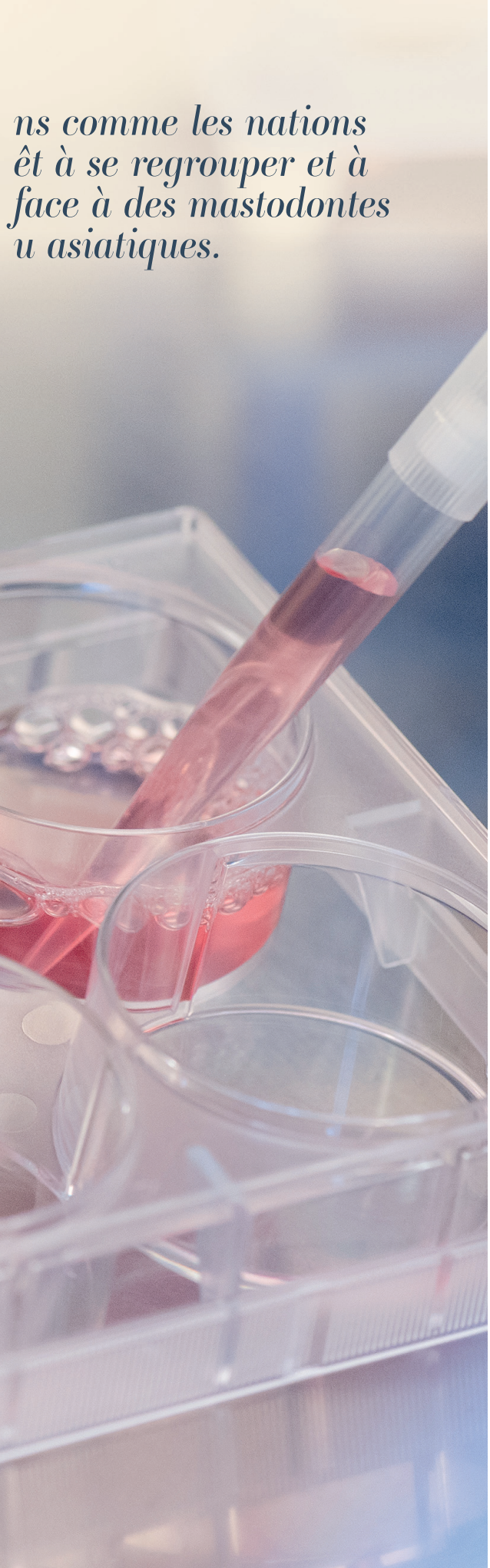
En effet, si le partage des données et l'ouverture globale des connaissances permettent une plus grande efficacité (en évitant notamment les redondances entre équipes travaillant sans le savoir sur les mêmes sujets), cela ne fait pas pour autant disparaitre la compétition entre les équipes. Quand deux équipes travaillent sur le même sujet, il arrive qu'elles se mettent d'accord pour une publication « *back to back* », c'est-à-dire pour publier leurs résultats respectifs au même moment. Ce qui a un effet vertueux puisque, si les résultats sont similaires, ils se consolident les uns les autres. Globalement, la régulation se fait de manière assez naturelle, le paysage se dessine par affinités, complémentarités, ou même parfois par hasard.

Les petites équipes ne se font-elles pas écraser dans cette configuration ?

Ce n'est pas qu'une question de taille. Certaines équipes de petite taille tiennent une grande place car leur travail est extrêmement novateur. C'est plus souvent une question de ressources qui crée les inégalités. Et c'est la

Des « petites » natio européennes ont intér s'organiser pour peser américains o

(2) « Règlement général sur la protection des données », texte de référence en matière de protection des données à caractère personnel.



qualité des résultats qui l'amplifie, l'argent va logiquement aux équipes qui génèrent les meilleurs résultats. Cela étant, et c'est le rôle du Conseil scientifique au sein de la Fondation ARC et de la centaine de chercheurs qui évaluent les projets soumis à la Fondation, il faut savoir analyser en profondeur les résultats des équipes et la qualité des programmes qu'elles soumettent sans tenir compte de leur seule taille.

Et quand on commence à aborder des questions de propriété intellectuelle ?

Dès qu'il y a des enjeux de valorisation, cela peut devenir compliqué. Les collaborations passent alors par une phase contractualisation et peuvent aboutir à un brevet déposé en commun… et bien sûr, cela ne se passe pas toujours facilement. La recherche n'échappe pas aux questions qui agitent d'autres secteurs, c'est pourquoi des « petites » nations comme les nations européennes ont intérêt à se regrouper et à s'organiser pour peser face à des mastodontes américains ou asiatiques.

Alors justement, pourriez-vous nous en dire plus sur les forces en présence aujourd'hui au niveau international ? Quelle est la place de la France ?

La France occupe encore une place importante en matière de recherche sur le cancer, même si on entend régulièrement que cette position se fragilise. Notre recherche clinique est très dynamique, de nombreux essais cliniques sont proposés aux patients à qui on se doit de donner un accès précoce aux molécules innovantes. On continue, lorsque c'est indispensable, à faire de la recherche sur des modèles animaux (avec une règlementation stricte et dans ce cas nécessaire), ce que beaucoup de pays n'arrivent plus à faire.

Si au niveau mondial, la domination de l'Amérique du Nord, est encore très prégnante, on assiste à une montée en puissance de l'Asie : les Japonais – qui sont bons depuis longtemps – mais également les Sud-Coréens, les Taiwanais, et bien sûr les Chinois… Ceci dit, aujourd'hui ce sont encore les Nord-Américains, surtout les États-Unis, qui dominent le paysage, avec leurs Comprehensive Cancer Centers et leurs Instituts, leurs financements très puissants. Ils s'appuient sur une grande tradition

anglo-saxonne de soutien associatif et de grands philanthropes. Ils ont aussi, comme nous l'avons évoqué, une philosophie de l'utilisation de l'argent très différente de la philosophie européenne.

En quoi consiste cette philosophie anglo-saxonne de l'utilisation de l'argent ?

Je vais être caricatural… Il y a deux approches du financement de la recherche : l'approche anglosaxonne basée sur la confiance et l'acceptation du risque – les bons programmes sont financés et les équipes déroulent ces programmes comme elles l'entendent, le résultat est l'objectif essentiel ; cette approche est alimentée par une double culture philanthropique et entrepreneuriale très forte. L'approche européenne est celle du contrôle : pour un euro dépensé, on est prêt à en dépenser quatre pour s'assurer que le premier euro a été dépensé comme initialement prévu, et cela n'encourage pas la prise de risque. La culture entrepreneuriale est peu développée, le flux d'argent privé est plus faible. L'Allemagne, les Pays-Bas s'orientent progressivement vers le modèle anglo-saxon, la France n'a pas vraiment entamé sa mutation dans cette direction. Or, face à la montée en puissance de l'Asie (la Chine surtout !), il faut bouger, investir, et faire bloc…

l'approche anglo-saxonne est basée sur la confiance et l'acceptation du risque (…), l'approche européenne est plutôt celle du contrôle

Une des préoccupations du Conseil scientifique et de la Direction scientifique de la Fondation ARC est d'accompagner les chercheurs dans leur projet, d'avancer avec eux pour adapter le soutien aux besoins du programme scientifique en évitant d'être inutilement contraignant.

Alors justement, le Plan européen de lutte contre le cancer a été lancé en 2021 et il est assez ambitieux. Pouvez-vous nous en parler ?

C'est la première fois qu'un tel plan dépasse le niveau national. Il se donne un objectif ambitieux de réduction de la mortalité : sauver trois millions de vies en Europe d'ici 2030. Il découle d'une prise de conscience forte : le cancer est en passe de devenir la maladie n°1 des pays européens (avant les maladies cardio-vasculaires actuellement en tête), et ce pour plusieurs raisons : le vieillissement de la population tout d'abord mais aussi le progrès des traitements anti-cancéreux, qui soignent de plus en plus et guérissent ou transforment une maladie autrefois rapidement fatale en maladie chronique.

Le Plan européen de lutte contre le cancer est une initiative originale, structurée autour d'une organisation politique supranationale, l'Union Européenne, et d'un Plan de lutte contre le cancer. L'un des objectifs de ce Plan est la création d'une plateforme nommée UNCAN.eu (« Understand Cancer ») destinée à permettre une meilleure compréhension du cancer. Elle comportera deux volets : le premier correspondant à la structuration d'une base de données européenne sur le cancer (*cf. plus haut*), et le deuxième autour de « *use cases* » (projets générant et utilisant ces données) sur des grands thèmes de recherche autour de la prévention et du diagnostic précoce, de la résistance au traitement et de la qualité de vie après un cancer, de l'influence de l'âge et du sexe sur l'origine et l'évolution d'un cancer. L'objectif à terme est d'aborder de grands sujets de recherche en cancérologie à travers des réseaux de centre de recherche européens.

Vous êtes vous-même très impliqué au sein d'UNCAN.eu…

La France voulait être à la tête de ce projet, elle m'a demandé de le piloter. J'ai réuni un consortium européen de chercheurs, avec 20 pays impliqués à ce stade, surement 26 à terme, et aujourd'hui j'en suis le coordinateur. Notre prochaine grande échéance est novembre 2023, date à laquelle nous devons remettre la feuille de route d'UNCAN.eu à la Commission européenne, et le budget souhaité. La Commission arbitrera et contribuera surement au financement à hauteur de 50 %. Il reviendra aux États-membres de s'occuper

LABORATORY FILM
PARAFILM
PARAFILM "M"
LABORATORY FILM
PARAFILM "M"
"All" Use
Tear Dispenser

du reste… Ceux-ci se retourneront alors sans doute vers des institutions comme la Fondation ARC.

La Fondation ARC a-t-elle vocation à participer à ce type d'initiatives ?

Les structures comme la Fondation ARC ont un rôle à jouer à condition qu'elles aient une vision stratégique des domaines dans lesquels il est nécessaire de stimuler les interactions internationales : c'est exactement ce que fait déjà la Fondation quand elle participe avec l'Institut National du Cancer (INCa) au programme TRANSCAN, programme européen de recherche translationnelle. La Fondation ARC soutient des équipes françaises impliquées dans ces projets transnationaux. Il y a une vision derrière cet engagement : la conviction d'être à une période charnière en cancérologie où la recherche translationnelle va devenir incontournable. Il faut donc soutenir les équipes françaises pour qu'elles amplifient leur investissement dans cette forme de recherche très proche du patient.

Comment la Fondation ARC développe-t-elle sa vision stratégique internationale ?

C'est un point absolument essentiel ! L'une des caractéristiques de la Fondation ARC dans le paysage caritatif français est cette ouverture à la dimension internationale de la recherche. Cette ouverture se traduit d'abord par le recours à l'expertise internationale. Nous avons ainsi intégré des experts étrangers dans nos équipes de sélection des meilleurs projets scientifiques. À ma connaissance, nous sommes les seuls à le faire. Nous avons aussi créé en 2014 le Comité d'orientation de la recherche, une instance consultative composée presqu'exclusivement d'experts internationaux. La mission de ce comité est de nous aider à développer une stratégie scientifique en phase avec les grands enjeux internationaux. Même s'il n'est qu'une instance consultative, ce Comité n'est pas une instance de complaisance ! C'est un aiguillon très vif… bienveillant mais critique quand il faut l'être.

La Fondation, par ailleurs, soutient des équipes de recherche françaises impliquées dans des programmes de dimension internationale. Un point important à souligner est que les statuts de la Fondation ne lui permettent pas de soutenir les équipes non françaises, il s'agit donc d'être présent en soutenant la participation française à des projets transnationaux.

La Fondation ARC a le devoir de suivre le positionnement de la France dans la compétition internationale et d'accompagner les équipes dans cette compétition.

Vous pensez au programme « Leaders internationaux en cancérologie » ?

Oui, c'est aujourd'hui l'exemple le plus emblématique de notre action. C'est un programme annuel destiné à accompagner et favoriser le retour de chercheurs de haut niveau basés à l'étranger afin qu'ils créent leur équipe en France et développent les projets les plus innovants dans nos meilleures structures de recherche. Le financement peut aller jusqu'à 1,5 millions d'euros sur cinq ans.

Penser et agir international : c'est le mojo de la Fondation ARC ?

Oui ! Nous avons le devoir de suivre le positionnement de la France dans la compétition internationale et d'accompagner les équipes pour qu'elles se placent au mieux dans cette compétition. La Fondation mène en permanence des discussions avec ses partenaires caritatifs européens pour contribuer ensemble à l'émergence d'une recherche transnationale à laquelle les équipes françaises seront associées. Le but n'est pas d'être compétitif pour le plaisir de l'être, mais c'est de garder en tête que c'est ainsi que l'on fait avancer la recherche pour, à la toute fin, améliorer la prise en charge des patients, mieux prévenir et dépister, préserver leur qualité de vie et améliorer le taux de guérison.

L'homme derrière le chercheur

Comment êtes-vous devenu médecin et chercheur ?

Pour ce qui est d'être médecin, je n'ai jamais eu envie que de ça : mon père était médecin généraliste, j'ai toujours voulu l'être. En revanche, je n'étais pas du tout parti pour faire de la recherche au départ. Mais une chose en a entraîné une autre… Au début, je travaillais sur les maladies du rein : ce sont des pathologies sur lesquelles il était compliqué de pratiquer sans comprendre la biologie, je me suis donc formé, j'ai fait des stages de recherche, ça m'a ouvert des horizons. À la base, j'étais plutôt dans la médecine pratique, la réanimation, je faisais beaucoup de gardes, j'adorais ça. Je suis vraiment quelqu'un issu du terrain, j'étais médecin mais j'allais aussi dans les laboratoires parce que la recherche m'intéressait. Et cela s'est renforcé lorsque je suis passé des maladies du rein aux maladies du sang, l'hématologie étant une discipline médicale dans laquelle la biologie occupe un grande place.

Je suis parti aux États-Unis faire un stage de recherche pendant un an au NCI à Bethesda, j'ai adoré ça : quand je suis rentré, j'ai voulu créer un laboratoire de recherche, je n'avais rien, même pas de local, je suis allé voir le doyen qui m'a donné une salle vide… J'ai commencé avec 5 000 francs et une centrifugeuse !

Ça a commencé ainsi, et ça a pris de plus en plus de place. J'ai fini par m'organiser pour diviser mon temps entre la pratique clinique à l'hôpital où je travaillais le matin, puis j'allais à l'université et je faisais de la recherche. J'ai repris la direction de l'équipe INSERM qui travaillait à côté de mon laboratoire, j'ai ensuite fédéré toutes les équipes INSERM de Dijon dans un centre de recherche avant d'être appelé par Gustave Roussy.

C'est un parcours de self made man…

Oui, un parcours inhabituel, auto-construit, avec beaucoup de travail mais passionnant. Mes journées ont longtemps été rythmées ainsi : de 8h à 14h à l'hôpital, de 14h à 20h au laboratoire et jusqu'à minuit à écrire…

Est-ce que cela laisse du temps malgré tout pour des respirations ?

Oui ! J'ai mes centres d'intérêt, et puis j'ai une famille. J'ai toujours réussi à me ménager des respirations dans la semaine et le week-end, les vacances… Et certains centres d'intérêt sont conciliables avec le travail : j'aime beaucoup le jazz… On peut travailler en écoutant de la musique !

Vous êtes un amateur de jazz ?

Je suis l'évolution du jazz contemporain, j'aime bien ce qui se fait, un de mes musiciens préférés est Ahmad Jamal, un pianiste avec un toucher incroyable, que m'avait fait découvrir une étudiante du laboratoire. Je l'écoute avec délectation, il est entre deux époques, entre le jazz traditionnel et contemporain, j'ai eu le plaisir de le voir jouer au Chatelet à Paris, pour l'anniversaire de ses 80 ans.

Fondation ARC
pour la **recherche**
sur le **cancer**

© H. Thouroude, F. Dall'Anese/Fondation ARC, Eric M./Encre Noire/Fondation ARC, A. Avril/Fondation ARC, Freepik